

Pologne, samedi 5 avril 2003, conférence de Pascal aux membres du Pain de Vie.

L'Adoration et la Souffrance

Sr Margareth me proposait de parler de l'Adoration et de la souffrance ; je pense en effet que c'est important pour nous tous parce que dans la vie que l'on mène au Pain de Vie, nous sommes souvent confrontés à ce mystère de la souffrance.

Et tout d'abord à la souffrance des autres ! Mais, finalement, je crois que ceux qui vraiment enracinés dans le Pain de Vie, ceux qui durent, sont ceux qui d'une manière ou d'une autre ont vécu une souffrance personnelle. Nous sommes entre nous, si chacun, nous ouvrons le coeur de notre passé de notre être profond, on va trouver de grandes fragilités, de grandes souffrances. C'est sensible parmi nous en Pologne. Chacun de nous a une histoire difficile, qui nous revient quelquefois au coeur, nous ré-explose même à la figure.

Les personnes qui durent dans le Pain de Vie, sont comme enracinés dans une souffrance personnelle, avec un coeur transpercé. On a été à un moment donné de notre vie transpercé, et ça nous donne - si on veut et si on s'accroche au Christ - la faculté de sentir et d'accueillir les souffrances des autres.

Une fois, j'étais à Sommervieu, c'était un samedi soir, nous étions couchés tôt avec Marie-Annick ; j'entends du bruit dans le couloir du bas. Il était 23h ; tout le monde était couché, ce qui est rare dans nos communautés. J'ai pensé qu'il fallait que je me lève parce que quelque chose de pas normal était en train de se passer. Je suis descendu dans le cloître et je me suis retrouvé avec un groupe de 8 jeunes très grands et très forts, complètement alcoolisés et qui étaient décidés à « fiche le bordel » dans le couvent. C'étaient des punks. Ils voulaient en découdre avec des chrétiens. Moi j'étais en pyjama avec mes chaussons. Je leur ai dit : « Ecoutez, nous on dort, on a travaillé toute la semaine, alors vous venez avec moi dehors ! » J'ai senti qu'ils voulaient se battre. Je leur ai dit : « En fait vous voulez casser la gueule à du monde, hein ? » Ils me disent : « Oui ! » « Ok ! Vous me cassez la gueule et après vous partez ! Sinon les autres vont arriver et c'est fini pour vous. » Parce qu'entre temps les autres frères s'étaient réveillés et j'ai des frères qui sont plus costauds que moi. Comme le chef était en danger, ça aurait fait une bagarre terrible ! J'ai donc dit à mes frères : « Vous attendez qu'ils me cassent la figure ! » Et aux gars : « Vous, vous me cassez la figure et vous partez. » Ca n'a pas été long, ils m'ont cassé un pied. Je suis tombé et j'ai constaté : « J'ai le pied cassé. » Alors ils sont partis et on m'a mis un plâtre. Le lendemain ou le surlendemain, des jeunes ont volé une voiture - la maison était toujours ouverte - et ils se sont cognés contre un arbre. L'un d'eux a eu la jambe cassée et s'est fait attraper par les flics qui sont venus chez nous pour dire : « Voilà on a pris deux gars. » Deux parmi les huit j'ai décidé de ne pas porter plainte. Les gendarmes disaient : « De toute façon ces jeunes sont irrécupérables. » Je leur ai répondu que si maintenant on m'estimait beaucoup dans la région, j'avais été moi aussi irrécupérable. « J'veux voir le gars ; on va discuter. »

Le gars est venu, habillé comme les punks avec de grosses chaussures. Je lui ai dit : « Voilà, tu es révolté ; t'as un problème avec la société. Moi aussi et ça fait longtemps ! Je vais bientôt partir chez les lépreux, tu viens avec moi et on va changer un peu la société. Qu'est-ce qui est le plus fort ? Mon pied cassé ou ta botte

de cuir ferraillée ? » Cela l'a surpris d'autant plus qu'une jeune trisomique était présente. Après on se préparait pour un rassemblement avec des personnes avec un handicap et ce type là était maçon. Il est venu faire la rampe pour monter les fauteuils. Il a compris quelque chose : le faible, le souffrant, c'est lui le fort. « Tu viens me casser la gueule, à moi qui suis pas fort et tu le ferais à la trisomique ? » C'est ce que l'on pourrait appeler la force de la faiblesse et la force de la souffrance.

Nos souffrances, avec l'aide de Jésus, sont capables de renverser les forts.

Cette histoire, pour exprimer que dans la souffrance de mon être, dans la souffrance de ceux avec lesquels on vit et que l'on affronte tous les jours se cache une force à laquelle nous devons nous attacher, sans avoir honte de l'utiliser ; c'est la force chrétienne, c'est la force du pied cassé face à celle de la botte de cuir.

Dans notre chemin de communauté, on prend conscience que cette faiblesse, ces trucs toujours à refaire, cette souffrance qui change de tête mais ne change pas d'intensité, c'est notre force et qu'on peut l'utiliser. **L'Évangile nous dit : « C'est dans la faiblesse que vous êtes forts. »**

Mon propos cet après-midi, c'est pour vous encourager à vous abreuver à cette parole comme à une source ; elle est une arme, un bouclier ; elle est même un tremplin. Cette souffrance nous donne une force. Vous êtes encore ici, en Pologne, des combattifs ; vous venez de la souffrance, et vous en avez encore beaucoup à assumer ! Mais votre peuple est encore un peu fort. S'il perd cette racine là, si on ne s'attache pas à vivre avec la souffrance non pour la détruire mais pour vivre avec, en l'empoignant, alors vous vous affaiblirez.

C'est pourquoi je vais souvent en Afrique, pour souffrir. Souffrir de chaleur, quelquefois de faim ; et puis en affrontant toutes ces souffrances que vous avez devinées sur les vidéos. Je rechoisis sans cesse ce continent, parce que c'est un des plus souffrants du monde, pour ne pas perdre dans ma vie personnelle le goût et la force de la souffrance.

Nous les chrétiens sommes nés du côté ouvert du Christ. Les eaux de notre baptême jaillissent du côté ouvert du Christ, celles de l'Esprit de Sa passion. La souffrance n'est pas un péché, la souffrance n'est pas une honte. La souffrance c'est seulement un héritage de la chute, un héritage du péché ; mais le Christ nous apprend quelque chose de fondamental : si on accepte que cette souffrance soit associée à celle du Christ, alors elle sert à la rédemption des hommes. C'est un texte d'un synode des laïcs en 1996 qui nous l'apprend.

Le Christ associe la souffrance des innocents à la sienne ; de ce fait, toutes nos souffrances sauvent. Même les souffrances de ceux qui ne sont pas chrétiens. Par exemple, les lépreux musulmans dont vous avez vu quelques visages sur la vidéo, mangent à peine une fois par jour, un peu de riz et un minuscule morceau de mouton. Des boyaux de mouton tressés... On peut dire que ces gens là sont en Carême toute l'année. Et Dieu doit regarder ces gens ! Et en plus, au moment du Ramadan, ils jeûnent toute la journée pendant 40 jours. Ils ne boivent pas du matin jusqu'au soir par des chaleurs de 45 à 60 degrés au soleil. Je crois que Dieu regarde le monde et si les nantis du monde vivent encore, c'est d'abord que Dieu a promis qu'il n'y aurait plus de déluge. Enfin, que Lui n'en provoquerait plus ! Mais l'homme moderne est capable de s'organiser son petit déluge à lui, donc on ne sait pas ! Mais Dieu a promis qu'Il ne détruirait plus. Dieu regarde toute cette souffrance que l'homme assume, Il l'associe à la sienne en Jésus. Puis, Il donne sa Miséricorde au monde pour le sauver encore.

Comment ce mystère est-il lié à l'Adoration du Saint Sacrement ? Ce matin j'ai parlé d'une vision que j'ai reçue pour la Maison du Pain de Vie. Dans cette vision il m'était dit une Parole que l'on retrouve dans Isaïe : « Consolez, consolez mon peuple, dites lui que sa faute est doublement payée. » Dans le monde actuel, la souffrance prend des proportions incroyables. Avant les hommes souffraient aussi, avec la même intensité. Mais on n'avait pas la télévision ; on n'avait pas Internet ; on souffrait localement, en imaginant que c'était mieux ailleurs, ce qui n'était pas forcément vrai. Maintenant, tout arrive en même temps : les souffrances du Rwanda, la guerre en Irak, la corruption en Pologne... Les nouvelles nous assomment. J'ai compris que le Christ insistait. Il répétait deux fois le mot « consolez », « consolez ». On a besoin de l'entendre plusieurs fois, parce que quelquefois, la souffrance ou la fatigue, la lassitude aussi, nous écrasent. Le Christ m'a donné je crois pour nous tous, une mission de consolation liée au temps de miséricorde que nous vivons. Au moment de cet événement surnaturel je ne connaissais pas soeur Faustine, mais le visage que j'ai vu, était celui de la Miséricorde. L'homme a assez souffert et il souffrira encore, c'est la loi du monde. Mais le visage que j'ai vu était le visage de quelqu'un qui veut nous donner la totale consolation. J'ajouterai deux ou trois choses à partir de cette vision.

La première c'est à propos de cette faute doublement payée. Certains d'entre nous ont été des pécheurs graves, ou sont des pécheurs moyens, mais peuvent redevenir de grands pécheurs ! Qu'importe, la Miséricorde du Christ est sur nous ! Quand j'ai vu le visage du Christ, je sortais à peine de la drogue et de toutes ces questions. Quand j'ai commencé à me convertir, j'étais encore à moitié dans ces problèmes là. J'avais parcouru l'essentiel du chemin par amour pour Marie-Annick, mais les tendances étaient toujours là. C'est le Christ seulement qui a permis un vrai changement. Il faut que nous sachions avec certitudes que toutes nos fautes, les graves du passé, les fautes d'aujourd'hui, celles du futur, sont prises dans la Miséricorde. Il oublie tout ça, parce que chacun d'entre nous a déjà payé le prix de cette souffrance. Chacun d'entre nous dans notre vie a payé déjà le prix de son péché, parfois même au delà. Mais un autre a payé tout le prix, c'est le Christ et c'est assez !

Quand on souffre à cause de notre péché c'est normal. Si tu bois tu auras mal au foie, c'est comme ça ! Mais beaucoup d'entre nous ont souffert et souffre de manière innocente. Un des grands alcooliques que nous avons accueilli, qui est mort saintement, après nous avoir fait souffrir longtemps, était le fils d'un ouvrier agricole complètement athée. A l'âge de dix ans, Germain voulait devenir prêtre et dans le fond de son jardin il faisait la messe avec des rondelles de pommes de terre. Son père le battait à mort quand il le surprenait. Est venue la guerre d'Algérie. C'était un homme au coeur généreux et l'armée française l'a obligé à torturer des Algériens. Les chefs le forçaient à boire pour torturer. Alors quand on l'a connu, il buvait je ne sais pas combien de litres par jour. C'était un ivrogne terrible. On l'a accueilli chez nous pendant dix huit mois. Il a arrêté de boire et un jour, je devais conduire Nathanaël, mon aîné à l'école maternelle, il m'a dit : « Je vais partir pour reboire. » « Tu ne vas quand même pas faire ça ! » Puis j'ai conduit Nathanaël à l'école et sur la route, il s'est mis à pleurer. « Pourquoi pleures tu ? » « Germain va partir ! » Alors ça m'a bouleversé parce que je me suis dit, qu'il n'avait aucun élément pour dire ça. Je l'ai déposé à l'école et quand je suis revenu, Germain était sur le point de partir ; il avait déjà bu pendant mon trajet jusqu'à l'école... J'ai demandé à Marie-Annick la permission et je suis parti avec lui. On a marché, marché, marché des kms. Lui avait

de l'énergie parce qu'il avait bu et puis dans la forêt, il a tenté de m'étrangler. Vers la fin de la nuit, vers 7h du matin, nous avons marché je ne sais pas combien d'heures, il me dit : « On va aller chez un prêtre. » Alors je me dis : « C'est formidable, j'ai gagné. » Mais quand on est arrivé chez le prêtre, c'était un prêtre alcoolique ; il y avait des bouteilles partout dans la cuisine, c'était terrible. A 7h du matin il dit à Germain : « Prends un verre de rouge avec moi ! » Je lui dit : « Mon Père, voyons. » Et le prêtre me regarde et me dit : « Qui a bu boira ! » et il verse le verre. Germain est retombé dans un alcoolisme infernal mais il est mort quelques années après comme un saint.

J'ai raconté ça pour comprendre cette notion de souffrance innocente. Comment de grands alcooliques portent en eux une souffrance qui date de leur enfance, de leur service militaires ou autres... Ce n'est pas une culpabilité de leur part, c'est une souffrance innocente. Je crois qu'elle nous sauve tous. Je suis certain qu'on ira au ciel, même si nous sommes de grands pécheurs parce que nous avons accueilli tellement de pauvres qui sont des saints, qu'ils gagneront notre rédemption.

Alors, c'est la deuxième bonne nouvelle que nous, au Pain de Vie, pouvons annoncer aux pauvres. Je ne vous parlerai pas du travail social, vous le faites déjà ! On en fait au Pain de Vie et on aime ça. Mais la mission que nous avons, la plus importante que nous avons à remplir - pas par le baratin ! - c'est de montrer aux pauvres que leur souffrance n'est pas inutile. Non seulement elle n'est pas inutile, mais elle a un sens ; elle est fructueuse, elle ne sert pas à rien. Dieu fait quelque chose avec elle, de mystérieux mais de réel.

C'est parce que j'ai reçu cette conviction aux cours de la première adoration de ma vie que je fais un lien étroit entre souffrance et adoration. Lors de ma vision, j'ai vu le visage du Christ crucifié portant toutes les marques de sa passion mais de gloire, de lumière. C'était un visage de Miséricorde, beaucoup, beaucoup plus beau que l'image du Christ de soeur Faustine.

C'était un visage de consolation, un visage qui me montrait que toute souffrance innocente est utile ; c'était cela que je devais annoncer aux pauvres. Mais cette conviction est nourrie dans l'adoration, sinon je deviens un baratineur : « Ah ! mon pauvre..., tu souffres utilement... » Vous comprenez ? Et qu'est ce qu'il va faire ? Ca le fait chier.

Il va seulement comprendre par mon attitude, une attitude habitée par le Christ, que sa vie est utile, qu'elle est utile pour moi, que sa vie me sauve moi. Alors, à ce moment là, une amitié se crée où on n'a même pas besoin de l'intelligence. C'est quelque chose qui passe au delà de la langue.

Je me rappelle une fois d'un voyage en Hongrie au temps du communisme. J'étais habillé en transylvanien. Je vivais dans les trains et les métros et ne parlais pas un mot. Une fois j'étais là et une vieille femme est venue me voir. Une femme vraiment abîmée par le communisme. Une femme désespérée. Elle s'est mise à me parler ! Moi, je n'osais pas trop me faire remarquer, mais j'étais touché par cette femme ; alors j'essayais de lui dire : « Madame je ne comprends pas. » Je la regardais seulement, je lui donnais ce que j'avais. Et j'ai vu son visage changer. Puis elle est partie avec une joie, une espérance... Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je pense que nous avons un rôle de consolation ; nous le puisons dans l'Hostie et nous sommes amenés à le communiquer aux autres et pas toujours par la parole. Comme si nous étions des tabernacles qui marchent, des tabernacles qui se trimbalent, qui se balladent.

Une réalité que vous percevez vous-mêmes : Les pauvres viennent volontiers à l'adoration. C'est un lieu extraordinaire. Le Christ n'impose rien ! tu viens, il est là ; tu fais ce que tu veux, il fait ce qu'il veut ; tu le regardes, il te regarde ; tu lui parles ; il faut que tu l'écoutes aussi, c'est très simple. Quelquefois il ne dit rien, mais quelquefois il dit quelque chose et des fois il fait des choses aussi dans notre vie sans rien dire. Combien de transformation, de guérisons...

Une fois... Vous avez encore cinq minutes pour une histoire ? Une fois à Sommervieu, une jeune fille entre dans le réfectoire. Une jeune fille très très belle mais déguisée en bonne soeur avec un foulard sur la tête, une robe comme ça. Quelquefois je ne tiens pas assez ma langue... j'ai dit à cette fille que je ne connaissais pas, elle arrivait juste, « Pourquoi tu es déguisée en bonne soeur ? » Puis je vais au bureau pour travailler. Quand je reviens à midi pour le repas, je la vois avec des cheveux laqués, une jupe bien courte, bien balancée. Puis c'est la vaisselle communautaire. Moi, je n'aime pas faire la vaisselle dans le bruit, trop de monde ; alors à cette époque là, j'aimais balayer le réfectoire. J'étais un peu tout seul pendant un bon moment. Et puis je regardais la fille qui tournait autour de tous mes gars, les barbus, les tatoués. Elle s'est dit : « Pascal veut voir qui je suis vraiment, alors je vais mettre le paquet ! » Je me suis dit : « Ca va être une catastrophe, j'aurais mieux fait de me taire ! » Mais mes frères s'en « foutaient. » J'en vois un bien barbu, un vrai gars, qui prend un torchon pour essuyer la vaisselle et qui lui dit : « Bon allez, prends ça et puis fais quelque chose au lieu de tourner comme ça. » Et la fille se met à essuyer la vaisselle. Alors moi j'étais vachement fier d'eux ! Le soir aux complies, nous faisons la liste d'adoration pour les 24h suivantes. Et dans les noms, j'entends le sien nom pour 2h du matin. J'ai pensé : « Seigneur, bon courage, c'est ton travail, c'est ta fille. » On est là pour ça. Le lendemain, elle sollicite un entretien ; et voilà ce qu'elle me dit. Vous m'excuserez des mots un peu crus, mais ce sont les siens : « J'étais une prostituée, dans les maisons d'abattage. J'ai essayé de sortir de là, mais je reste avec une sexualité complètement perturbée. Mais depuis cette nuit je suis sûre que je suis guérie. J'ai compris deux choses : d'abord dans le regard de tes frères. Ils n'ont pas eu le même regard que les autres hommes ! Et puis surtout, à la chapelle. J'ai compris que le regard de tes frères avait changé parce que vous regardez le Corps qui est Saint. Et en le regardant, j'ai été libérée de tout ce que je pratiquais. » J'ai perdu la trace de cette fille, puis je ne l'ai revue qu'une fois. J'étais parti en évangélisation dans une ville de France, ma voiture était à l'arrêt au bord de la route, j'ai vu passer une belle fille en vélo, c'était elle. Elle m'a dit qu'elle était mariée, qu'elle était très heureuse et qu'elle travaillait ; je crois qu'elle était fleuriste. Sa vie était en ordre depuis cette époque.

Voilà l'action du Saint Sacrement sur beaucoup de vies brisées. Gardons ces choses en mémoire ; c'est très important et cela peut peut-être quelquefois déstresser les membres du Pain de Vie, ce qui n'est pas très facile : nous vivons tellement de situations insupportables. Mais s'il y a un chemin, c'est celui là. Et je prie pour que Dieu nous donne cette sagesse, très difficile à atteindre.

Une fois, un journaliste du Monde, un grand journal français, est venu à Sommervieu. Très hostile aux religieux et surtout aux communautés. Je craignais ses réactions.

Je lui ai donc montré la maison et j'ai senti au fur et à mesure de la visite qu'il était très frappé, comme les ministres ou autres qui viennent vous visiter. C'est extraordinaire le témoignage d'une maison. Quand vous êtes ensemble avec seulement Jésus au milieu, c'est un témoignage formidable ! Beaucoup de gens vont

le percevoir. Rien que cela, c'est déjà une mission. Et le type était très touché. Mon bureau était à côté de la chapelle ; je pouvais même voir le Saint Sacrement par une petite fenêtre. Quand des gens venaient me voir en entretien, je faisais souvent le contraire des médecins : Je les mettais d'abord devant le Médecin, et après ils venaient dans mon bureau, dans la salle d'attente avec moi. J'ai donc fait passer le journaliste par la chapelle. Mais ça ne lui a pas plu ! Quand je l'ai fait entrer dans mon bureau, il s'est mis à m'engueuler en me disant : « Tout ce que vous vivez c'est vraiment formidable, le choix de pauvreté, vivre avec les pauvres et les enfants. On sent que c'est vraiment une famille. Je n'ai jamais rien vu de pareil, c'est un honneur pour le Christ. C'est mieux que la révolution. Mais par contre, qu'est ce que vous faites dans une chapelle comme ça !?! Cela ne sert à rien ! C'est du temps de perdu ! » Alors je lui ai répondu la chose suivante : « Moi toute la journée je fais de mon mieux. Des fois je suis avec les lépreux, des fois je vais dans les prisons. Ici on fait tout ce qu'il y a à faire, mais les journées n'ont que 24h. Le soir, j'ai fait tout ce que j'ai pu, je suis fatigué. Aussi quand je peux aller adorer, là, je finis le travail. Ou plutôt, Jésus termine le travail que moi je ne peux pas faire. » Et je dis au journaliste : « Quand je regarde l'Hostie, je vois la gueule d'un pauvre. La gueule de nos gens de la rue. Je regarde Jésus et je vois le pauvre que je n'ai pas visité, que je n'ai pas pu aider. La situation que je n'ai pas eu le courage d'aborder. » Ce journaliste a mis comme titre à son article : « Dans l'Hostie, il voit la gueule d'un pauvre. » Je ne pensais pas qu'il allait écrire ça ! Mais c'est la vérité. Dans l'Adoration, vous pouvez avec l'aide de Jésus, achever ce que vous ne pouvez pas finir, ce que vous êtes incapables de faire.

C'est un autre lien fort de l'adoration avec la souffrance. Ce journaliste hostile a été convaincu. Il a compris que l'Adoration n'était pas une fuite de la souffrance, mais une autre manière de marcher avec, de vivre avec. Peut-être encore plus forte, parce qu'on est en contact avec la souffrance du Christ, le Christ qui a adopté toutes les nôtres.